

Jeudi 18 mai : groupe Lectures : **Sorj CHALANDON**.

Séance animée par Liliane Douté.

« Je suis de ceux qui pensent qu'on écrit, sinon toujours, du moins souvent à partir d'une blessure. Surtout quand on s'appelle Sorj. Mes livres sont marqués par les conflits, qu'ils éclatent au sein des membres d'une même famille, entre des peuples, entre les habitants d'un même pays. Comme en Irlande du Nord », dit Sorj Chalandon pour se présenter et expliquer pourquoi il est devenu écrivain.

Sorj Chalandon est né le 16 mai 1952 à Tunis en Tunisie. Georges - de son vrai prénom - passe son enfance à Lyon entouré de son frère, de sa mère et de son père, atteint de paranoïa et qui enferme sa famille dans la peur.

Si les premières années de la vie de l'auteur sont assez noires, il parvient cependant à s'en tirer et développe très rapidement un goût pour l'écriture. et la folie.

C'est un enfant bègue qui évoquera ce problème dans son premier livre « *Petit Bonzi* » (2005) [écrit en 1984, il l'a envoyé aux maisons d'édition, toutes ont refusé, sauf Grasset qui lui envoie ce mot manuscrit : « Dans ce texte, il y a tout et il n'y a rien du tout. Il faut travailler, travailler, travailler. Il faut que l'enfant pose la plume et que l'adulte la prenne. ». Des années passent, il finit par remanier profondément son manuscrit. Grasset l'accepte en 2005. Une nouvelle carrière commence.]

Son père et son enfance lui inspireront encore son dernier roman « *Profession du père* » (2015)

« J'ai appris la littérature avec *Antigone*, *L'Enfant* et *L'Insurgé*, dit-il. Puis Vian, pour la musique des mots. Chez moi on ne lisait pas, donc lire était déjà un acte de résistance. Puis il y a eu Sartre. J'ai lu *La Nausée* de très nombreuses fois. L'un des plus beaux souvenirs de ma vie, ce fut de voir le Jean-Paul Sartre de ma bibliothèque autour de la table, à *Libération*. J'ai pleuré en lisant *La Nausée*, je voulais écrire comme cela.

J'ai été un jeune lecteur traditionnel. J'aime la littérature française et la littérature irlandaise. J'aime les échos familiers. J'ai envie d'apprendre des choses sur ce que je suis et d'où je viens, c'est récurrent. J'ai moins d'appétit pour la littérature scandinave, aussi formidable soit-elle. »

À partir de 1973, il exerce la profession de journaliste au sein du quotidien français **Libération** :

« Je suis entré à *Libération* en 1973. J'ai poussé la porte le 15 septembre, après le coup d'État au Chili, avec un dessin. À l'époque, à *Libération*, il y avait des tables et des chaises vides. Tu t'asseyais et tu demandais si tu pouvais rester, et on te disait : « OK, reste ! » Moi j'étais mao, j'appartenais à la Gauche prolétarienne, qui avait été dissoute auparavant (j'étais contre). Je ne saurai jamais si j'ai renoncé à la violence politique pour des raisons d'intelligence politique ou pour des raisons de lâcheté. Je n'ai jamais fait cette autocritique-là. Ai-je eu peur parce qu'on allait trop loin ou ai-je préféré continuer le combat dans ce journal ? À l'époque, le slogan du journal c'était « *Peuple, prends la parole et garde-la.* » C'était pour moi d'une force et d'une beauté incroyables. Je ne suis pas entré à *Libération* pour être journaliste, mais parce que j'avais déposé

les armes. À la façon dont Georges, dans *Le Quatrième Mur*, fait du théâtre parce qu'il a déposé les armes.

J'ai d'abord été dessinateur jusqu'à ce que les vrais dessinateurs arrivent. Et là ils se sont aperçus que je ne dessinais pas si bien que ça. J'ai été aussi monteur en pages et quand les professionnels sont arrivés, ils se sont aussi aperçus que je n'étais pas si bon. Donc à un moment donné, j'ai eu le choix entre la porte et la rédaction. J'ai choisi la rédaction, j'ai commencé par le fait divers, puis le reportage et enfin le grand reportage. »

Il se spécialise dans **les conflits**, en Irlande du Nord puis au Moyen-Orient : le Liban d'abord et après, la guerre Iran-Irak, du côté irakien. En Afghanistan, du côté russe.

Là aussi, sources d'inspiration :

- théâtre d'ombre et de guerre irlandais avec *Mon traître* (2009) et *Retour à Killybegs* (2011), *Mon traître* (prix Joseph Kessel, prix Simenon) s'inspire de son histoire personnelle : son amitié avec Denis Donaldson, vue par le biais d'un narrateur parisien luthier ; trois ans plus tard, l'histoire romancée est racontée sous l'angle du "traître", dans *Retour à Killybegs*. Ce roman obtient le **Grand prix du roman de l'Académie française** en 2011. "Tout nous a plu dans ce livre : l'histoire, la langue, magnifique, dit H Carrère d'Encausse, mais c'est aussi le sacre de toute une œuvre", a-t-elle encore souligné. "Je suis particulièrement heureux que ce soit ce texte, qui parle des gueux et des terroristes, qui soit récompensé."
- Chalandon sort *Le Quatrième Mur* (Grasset, 2013) ou le rêve fou de monter *Antigone* au cœur d'un Beyrouth en ruines, en 1982, avec des acteurs issus de toutes les communautés libanaises en guerre

Au mois de **mai 1987**, lorsque Klaus Barbie se présente devant les juges, des dizaines de journalistes sont présents. L'événement est majeur : le criminel nazi, l'ancien chef de la gestapo de Lyon, va répondre de ses actes, plus de quarante ans après la fin de la Seconde guerre mondiale. **Sorj Chalandon** se rappelle « *un visage d'oiseau, blafard, avec une petite tête qui sort d'un col trop grand* ». Pendant sept semaines, l'envoyé spécial du journal *Libération* assiste à l'audience. Il est récompensé **en 1988** par le prix **Albert-Londres** qui salue les grands reporters de la presse écrite.

Quand il quitte définitivement le journal, après 30 ans de service (*Sorj Chalandon, a mis fin à sa carrière de grand-reporter pour Libération, le jour où il s'est retrouvé le visage plaqué contre celui d'enfants morts au Liban*), il écrit son premier roman, *Le Petit Bonzi*, qui est publié en 2005.

[Lorsqu'on lui demande pourquoi il a ensuite choisi d'écrire de romans, il répond que c'est une façon « d'autoriser enfin les larmes qu'[il] ne pouvait pas verser dans les zones de guerre car son métier le lui interdisait, mais que la fiction autorise ». Car selon lui être journaliste, c'est être témoin, raconter le plus fidèlement possible. C'est ne pas se mettre en scène, même quand il faut montrer quelque chose d'épouvantable. Sorj Chalandon faisait partie des trois premiers journalistes à entrer en septembre 1982 dans les camps de Sabra et Chatila après le massacre

perpétré par l'armée israélienne sur les Palestiniens réfugiés à Beyrouth Ouest. Ces images, comme celles de la guerre en Irlande l'ont profondément marqué.]

CQFD : n° 115. Novembre 2013 :

- « **Il y a une très forte dimension autobiographique dans tous tes récits. Le pétage de plombs de Georges dans *Le Quatrième Mur*, quand il revient en France, c'est ce que tu ressentais ?**

- Oui c'est ce que je ressentais. L'histoire de la glace au chocolat est vraie. Ma fille *, qui avait alors quatre ans, a fait tomber une boule de glace par terre et je me suis mis à lui hurler dessus au milieu d'un square. Un vrai drame : un homme crie sur une enfant en lui affirmant qu'elle n'a pas le droit de pleurer pour une boule de glace quand des enfants libanais se font couper la tête à la baïonnette au même moment. Cette scène-là est importante pour moi. À l'époque je me suis dit : « *Tu ne peux plus continuer ainsi, tu vas devenir fou.* » Mon rôle de père, c'était de sécher les larmes de ma fille. Georges, lui, se dit : « *Je n'ai plus rien à faire ici.* » D'une certaine façon, il poursuit ce que j'aurais pu faire. Ce pétage de plombs m'a fait arrêter et le fait continuer. Il s'en est fallu de peu pour que je fasse ce que Georges fait. »

* : sa fille s'appelle Mélinée, comme la femme de Manouchian, héros de l'Affiche rouge.

En 2005, son roman *Le petit Bonzi* est enfin édité et couronné par deux prix du premier roman.

Riche de cette première expérience, Sorj Chalandon poursuit sa nouvelle carrière littéraire en sortant l'année suivante *Une promesse* (2006) qui remporte le prestigieux **prix Médicis**. Tout en participant à la création de scénario pour la série télévisée française *Reporters*, il devient formateur au centre de formation des journalistes à Paris (de 2007 à 2009), puis président du jury du prix littéraire du Deuxième Roman (2013).

- *2009 la légende de nos pères*

- **En 2015**, Sorj Chalandon publie *Profession du père* (prix du Style), un roman d'autofiction qui lui permet de tourner définitivement la page sur son enfance et son père peu banal.

Depuis août 2009, Sorj Chalandon est journaliste au *Canard enchaîné*, ainsi que critique cinéma /télévision

Ce que le groupe a lu :

- « *Le Petit Bonzi* » 2005. Grasset. Le livre de Poche

Jacques Rougeron a douze ans. Il est bègue. Un soir d'automne, au pied de son immeuble, il croit avoir enfin trouvé le moyen de guérir. Il voudrait parler aussi vite, aussi bien, que Bonzi et tous les autres. Bonzi, c'est son ami, son frère, c'est lui, presque. Bonzi le soutient. C'est leur secret.

Jacques, tout fragile, un petit cabri, dont le corps tressaute autant que ses mots qui restent coincés dans sa gorge. Ils n'arrivent pas à se frayer un chemin jusqu'à ses lèvres. Qui comprendra ce petit garçon en grande souffrance face à son bégaiement, et surtout face au regard de désolation de sa mère, de colère de son père, de moquerie de ses camarades de classe? Il est triste Jacques, pas triste comme quand on l'est avec les larmes, mais quelque chose de plus intense. Il est triste de solitude, de manque de gestes tendres, de paroles d'apaisement, d'encouragement, il est triste sous les coups, il est triste d'avoir faim, d'avoir froid. Bonzi, son ami, son frère est toujours près de lui. Il le réconforte, il apaise ses mots, lui donne des conseils. Ensemble ils pensent avoir trouvé le remède au bégaiement. Son maître Manu, l'a repéré, ce petit élève de sa classe de Cm2. Toujours seul, se parlant à lui-même. Peut-être reconnaît-il en lui, l'enfant blessé qu'il a été? En tout cas, il n'agit pas comme les autres adultes, il prend soin de l'enfant fragile, de l'enfant plus petit que les autres, pas seulement par la taille. Roman très émouvant : on frémit avec Jacques, de son émotivité, de son combat solitaire face à ces mots qu'il ne peut dompter, de ses peurs d'enfant, de ses histoires qu'il invente. On tremble aussi de voir ce petit enfant si fragile déployer tant de stratagèmes pour être enfin aimé et ressembler à n'importe lequel de ses camarades, pour que ses blessures que personne ne perçoit alertent quelqu'un, qu'on lui sauve la vie.

- « *Une promesse* » 2006. Grasset. Le livre de Poche

Nous sommes en Mayenne, une maison à l'orée d'un village. Dans cette maison, voici Etienne et Fauvette, un vieux couple qui n'a jamais cessé de s'aimer. La maison est silencieuse. Les volets fermés et la porte close. Nuit et jour pourtant, ils sont sept qui en franchissent le seuil. Sept amis, les uns après les autres, du dimanche au lundi, chacun son tour et chacun sa tâche. Il y a le bosco, ancien marin qui tient le bar du village, il y a Madeleine qui, chaque semaine, fleurit la maison, il y a Berthevin qui allume et éteint toutes ses lumières, il y a le professeur qui dit des poèmes à voix haute, il y a Ivan, l'ancien cheminot, qui ouvre les fenêtres, il y a Léo qui traverse le village à vélo, puis Paradis enfin, qui remonte la petite horloge. Au grenier, comme une sentinelle, une lampe ancienne veille au cérémonial. Voici l'histoire d'une promesse. La promesse faite à Etienne et Fauvette. Une promesse d'enfance, tenue par sept amis, pour déjouer le plus grand des périls. Ces hommes ont juré de tromper la mort. Et voici qu'un jour, ils renoncent. Ils cessent leurs visites à la vieille maison. Parce que le temps passe. Parce que la lassitude. Parce qu'au grenier, la veilleuse attend que deux âmes lui cèdent.

Voici l'histoire d'une fraternité.

- « *Mon traître* » 2008. Grasset. Le livre de Poche
- « *Retour à Killybegs* » 2011. Grasset. Le livre de Poche

Je rassemble ces deux ouvrages qui ont les mêmes héros, le même décor historique et qui se « répondent »

« **Mon traître** »

Bien loin de la vision touristique et bucolique de l'Irlande, Antoine, jeune luthier parisien nous emmène à Belfast dans les années 1970 à 1990 où il fait la connaissance d'hommes et de femmes qui luttent avec leurs petits moyens, mais avec leur cœur et leur âme toute entière contre l'envahisseur anglais, unis par la même flamme de patriotisme et de catholicisme.

Antoine découvre ainsi un but à sa vie jusqu'ici monotone, et noue de solides amitiés, en particulier avec Tyrone Meehan, un des chefs de file du mouvement indépendantiste Sinn Féin, lien quasi filial avec cet homme dont le fils est emprisonné.

De nombreux voyages en Irlande et l'hébergement de certains résistants irlandais dans sa petite chambre parisienne donnent à Antoine une envergure et l'impression de participer lui aussi au mouvement.

C'est une Irlande dont la couleur dominante est le gris, celle des petites maisons, des rues de Belfast, des pavés des trottoirs, une teinte qui vire au noir quand sont évoquées les prisons, les tortures, les grèves de la faim et les morts de ces jeunes gens mais une Irlande tellement chaleureuse au cœur de ses partisans.

Jusqu'à la révélation de la trahison depuis vingt-cinq ans de Tyrone Meehan, et l'incompréhension et les doutes d'Antoine : Tyrone a-t-il aussi trahi cette forte amitié ?

Poignant, sublime.

Le **Retour à Killybegs** pour Tyrone Meehan, c'est le retour aux sources, dans la modeste maison sans confort du père, Patraig Meehan. Là où il a reçu en héritage l'amour de l'Irlande, la violence, l'engagement pour l'indépendance de l'Irlande, coûte que coûte. Mais aussi les coups du père. C'est dans cette maison que la mort va le délivrer de la honte.

Le 24 décembre 2006, au cours d'une conférence de presse, il s'est libéré d'un secret, il a trahi son camp depuis vingt-cinq ans en donnant des renseignements aux anglais, lui l'homme respecté et admiré de tous, l'un des leaders de l'Ira. A ses côtés, Sheila, sa femme, toujours là pour lui.

« Sa voix. Une souffrance de voix

Qu'as-tu fait, petit homme ? » Mais elle n'attend pas de réponse.

Trois ans après avoir écrit « **Mon traître** » Sorj Chalandon donne la parole à Tyrone. « *Retour à Killybegs* » est un récit sans concessions, sans apitoiements, c'est la confession douloureuse d'un colosse aux pieds d'argile. Un homme courageux en prison, un homme piégé, un homme à la vie sans répit. Vingt-cinq ans de trahison, vingt-cinq ans de nuits sans sommeil.

On comprend mieux l'engrenage fatidique qui l'a conduit à mourir seul face aux fantômes de son enfance et à ses mensonges. Qu'as-tu fait, petit homme ?

C'est un livre qui laisse des traces, bouscule, dérange, bouleverse, admirablement écrit.

- « *La légende de nos pères* » 2009. Grasset. Le livre de Poche

Marcel Frémaux, qui fut tour à tour instituteur et journaliste, vit désormais de l'écriture de biographies "familiales" pour le compte de personnes qui veulent laisser à leurs proches l'histoire de leur vie ou encore le souvenir d'un métier disparu. Il est contacté par une certaine Lupuline Beuzaboc, chirurgienne, qui requiert son aide pour recueillir les histoires de résistance que son père, alors cheminot du côté de Lille, lui racontait lorsqu'elle était petite fille. Le propre père de Marcel Frémaux, Pierre, fut résistant, arrêté par la Gestapo et déporté. Il ne voulut cependant jamais s'étendre sur cette époque et sur ses activités, ce qui fait que son fils, maintenant que son père est mort, vit dans la frustration de ne pas savoir. Avec le père de Lupuline, il croit donc pouvoir combler un vide, compenser un manque, retrouver son père en quelque sorte. Bien vite, toutefois, il a des doutes. Et il finit par découvrir que "Beuzaboc", ainsi que s'appelait Tescelin Ghesquière au temps de ses prétendues activités clandestines, a certes raconté de belles histoires de résistance à sa fille, mais que celles-ci sont toutes imaginaires - sauf une, assez banale. Le vieil homme avoue d'ailleurs sans peine à son biographe qu'il a tout inventé afin de faire plaisir à sa petite fille et d'expliquer, de manière plus glorieuse, sa jambe gravement blessée lors d'un accident du travail. Beuzaboc-Ghesquière, une fois démasqué, est d'accord pour que son biographe reprenne son travail de façon à raconter sa vraie vie, histoire de soulager sa conscience et de retrouver la seule place qu'il mérite dans l'estime des gens. D'abord révolté - ne serait-ce que du fait que son père à lui, authentique héros de la résistance, n'a jamais rien raconté ni recherché les honneurs ou autres médailles -, Marcel Frémaux pense d'abord écrire effectivement toute la banale vérité, afin de confronter pour ainsi dire publiquement Beuzaboc à son imposture et de l'obliger à admettre ses mensonges à ses proches. Puis il se ravise et écrit, en rajoutant, tout ce que le vieil homme lui a confié. Ce faisant il cherche à la fois à satisfaire Lupuline, qui - par admiration - a conservé le nom de guerre de son "héros" de papa, et à forcer Tescelin Beuzaboc-Ghesquière à s'assumer jusqu'au bout en tant que ce résistant héroïque qu'il n'a jamais été. Lors de la présentation du livre achevé, dans le cadre d'un dîner entre amis et parents, Tescelin Beuzaboc-Ghesquière, d'abord stupéfait puis furieux de constater que son biographe l'a doublé, trouve finalement le courage de révéler toute la vérité.

- « *Le Quatrième mur* » . 2013. Grasset. Le livre de Poche

Le premier chapitre du roman ressemble au prologue d'Antigone, il annonce la tragédie. Cette pièce se trouve au cœur du destin de Georges et de sa troupe de comédiens. En 1982, ils répètent Antigone en vue d'une unique représentation à Beyrouth avec des comédiens issus des différentes communautés. Le danger et les tensions sont omniprésents. C'est une pure folie dans un pays en proie à de violents combats quotidiens. « Nous portons des masques de tragédie. Ils nous permettent d'être ensemble. Si nous les enlevons, nous remettons aussi nos brassards, et c'est la guerre. » dit l'un des comédiens. Georges porte ce projet à bout de bras, fiévreusement. Il l'a promis à Sam, Samuel, son ami grec mourant, un vieux juif au long passé politique et théâtral. Georges reste fidèle à ses idéaux et à son ami.

C'est un jeune idéaliste en quête d'un idéal autant que d'une figure paternelle, il admire Samuel plus que tout mais il va se perdre dans la guerre du Liban. Éternel étudiant, il a endossé un rêve et un costume un peu trop grands pour lui face à l'horreur de la guerre. « On a toujours deux yeux de trop » le prévient avec sagesse le médecin de Sam. Mais il est déjà trop tard... Il continue le dernier combat de Sam, ce juif assoiffé de liberté, engagé dans la politique dès son plus jeune âge.

Ce projet artistique est-il la dernière part d'humanité possible ou une terrible utopie inutile ou futile face à de tels événements ?

Sorj Chalandon trouve les mots justes, qui percutent ou nuancent, ses phrases sont courtes et élégantes, son roman est bouleversant et les personnages saisissants de vérité.

- « *Profession du père* ». 2015. Grasset. Le livre de Poche.

"Mon père disait qu'il avait été chanteur, footballeur, professeur de judo, parachutiste, espion, pasteur d'une Église pentecôtiste américaine et conseiller personnel du général de Gaulle jusqu'en 1958. Un jour, il m'a dit que le Général l'avait trahi. Son meilleur ami était devenu son pire ennemi. Alors mon père m'a annoncé qu'il allait tuer de Gaulle. Et il m'a demandé de l'aider.

Je n'avais pas le choix.

C'était un ordre.

J'étais fier.

Mais j'avais peur aussi...

À 13 ans, c'est drôlement lourd un pistolet."

Sorj Chalandon est devenu en quelques années un auteur à la fois apprécié et reconnu.

« *Profession du père* » confirme un talent qui ne faiblit pas d'un roman à l'autre.

Portrait touchant d'une famille qui vit recluse, terrifiée par un père manipulateur, mythomane, violent. Comment se construire dans une « prison » ou la liberté de parole, de choisir, de penser est à ce point confisquée ? Chalandon raconte le quotidien du jeune obéissant et contraint aux folies paternelles. Puis devenu adulte, la tentative de compréhension. C'est juste, c'est fort et émouvant. Encore un grand Chalandon, ça devient une habitude.

-

